

aussitôt un cheval, et partit pour la forêt où s'étaient établis les brigands, qu'il ne tarda pas à rencontrer. A l'aspect de son ancien maître et précepteur, leur chef détourna la vue et voulut fuir. Mais saint Jean, à force d'instances et de prières, obtint qu'il demeurât et prêta l'oreille à ses discours. Après qu'ils eurent échangé quelques paroles, le brigand, touché de repentir, fondit en larmes ; et tandis qu'il implorait son pardon, il cachait sous ses habits sa main droite précédemment souillée par tant de crimes. Mais saint Jean, agenouillé devant lui, saisit cette main tant de fois ensanglantée, la couvrit de baisers, la baigna de ses larmes et resta près de son frère, encore une fois converti, jusqu'à ce qu'il eût, par ses encouragements, ses prières et ses consolations, achevé de le réconcilier avec le ciel et avec lui-même.

Ce touchant récit explique certaines gravures anciennes où saint Jean est représenté tenant embrassé le jeune bandit, qui a jeté ses armes et pleure sur l'épaule de l'apôtre. Il faut s'étonner que la peinture ne se soit pas emparée de ce sujet, qui devait tenter plus d'un artiste par tout ce qu'il a de dramatique et de pittoresque ;—le paysage d'abord : une forêt sombre, où se jouent les vents et la lumière ; le contraste des deux acteurs principaux, l'un jeune et superbe, l'autre, brisé par l'âge et les travaux apostoliques ;—les armures brillantes, les draperies ;—et par-dessus tout, le développement moral dont une pareille peinture est susceptible.

Nos lecteurs ont pu remarquer avec quelque surprise, dans beaucoup de tableaux religieux, la présence difficile à expliquer, d'une perdrix apprivoisée. On fait dériver cet accessoire d'une légende assez ingénieuse, également attribuée à la biographie de saint Jean. Il avait, dit-on, une perdrix privée qu'il aimait beaucoup, et dont il s'amusait à contempler l'éducation. Certain chasseur venant à passer devant lui, son arc et ses flèches à la main, manifesta une surprise railleuse à l'aspect d'un homme si vénérable, recueilli d'une manière aussi futile. Pour toute réponse, le grand apôtre lui demanda "s'il tenait son arc toujours tendu.—Ce serait, dit l'autre, le vrai moyen de le mettre bientôt hors d'usage.—Par la même raison que vous détendez votre arc, reprit alors saint Jean, je défends, moi, ma pensée." Nous avons vu des perdrix jetées comme accessoires autour de plusieurs saintes Familles et de plusieurs saint Jérôme.

La mort de saint Jean n'a été représentée qu'une seule fois, du moins à notre connaissance, d'accord avec le texte qui s'y rapporte. Ce texte, pris dans le dernier chapitre de l'Évangile selon Jean, est conçu en ces termes : "Pierre voyant le disciple que Jésus aimait, suivre encore leurs pas, dit à Jésus :

— Seigneur, que deviendra cet homme ? Jésus répondit :

— Si je veux qu'il reste ici et qu'il y attende ma venue, qu'est-ce que cela peut te faire ?

Et alors parmi les frères se répandit cette parole que ce disciple ne mourrait point. (*Ev. secund. Joan., chap. xxi, v. 21, 22.*)

Je n'ai jamais vu de peinture ou de gravure qui eût pour sujet ce thème négatif. Mais il y est fait allusion dans les *Attribute der Heiligen*, et les peintres y trouveront la manière dont on l'a traité. Saint Jean, revêtu du costume sacerdotal, descend de l'autel dans une tombe ouverte, où il va s'étendre, non pour mourir, mais pour y sommeiller jusqu'à la venue du Messie.

Il existe un tableau de Paul Véronèse—le seul que je connaisse sur ce texte,—où il a re-

présenté la mère de Jacques et de Jean, demandant au Seigneur pour ses deux fils, la place la plus élevée dans le ciel. (*Ev. secund. Matt., chap. xx, v. 22.*)

Les peintres espagnols n'ont presque jamais représenté saint Jean autrement qu'avec les autres évangélistes ou les apôtres, et généralement vous ne le trouverez nulle part aussi populaire que son homonyme saint Jean-Baptiste, à qui la prééminence est acquise toutes les fois qu'ils sont réunis sur la même toile.

O. N. (Mrs. Jameson.—*The Atheneum.*)

### L'orgue de Saint-Denis.

En 1834, on décida qu'il serait établi un grand orgue dans l'église de Saint-Denis. Tous les facteurs furent appelés à soumettre des projets et des devis. Cinq concurrents se présentèrent : Pierre Erard, John Abbey, Callinet, Dalery, Cavaillé-Coll père et fils. Une commission, formée de membres de l'Institut, donna la préférence au projet de MM. Cavaillé-Coll. L'orgue sorti de l'atelier de ces facteurs après sept années de travail a été essayé, pour la première fois, le 9 octobre 1840, jour de la fête patronale de l'église, et inauguré le 21 septembre 1841. C'est le plus grand et le plus complet qui existe en France. On ne doute pas qu'having peu d'années il ne soit aussi célèbre en Europe que celui de Fribourg.

On sait que la soufflerie est la partie essentielle d'un orgue : l'air qu'elle comprime est le premier moteur du son. La soufflerie de l'orgue de Saint-Denis se compose de huit grands réservoirs contenant 17,000 litres d'air. Cette énorme quantité de vent est, en quelque sorte, toujours en permanence pour alimenter l'instrument et pourvoir à la dépense extraordinaire de soixante-dix jeux composés d'environ cinq mille tuyaux. Les flûtes de 32 pieds déplient un tel volume de son qu'il fait frémir les vitraux et qu'on peut le comparer aux bourdonnemens des plus fortes cloches. Les grandes orgues ordinaires ont cinq claviers à mains. Dans celui de Saint-Denis le nombre en est réduit à trois. Ces claviers sont de quatre octaves et demie, d'*ut* en *fa*. Le premier correspond aux jeux du positif et aux jeux harmoniques ; le deuxième, aux jeux du grand orgue et à ceux de bombardes ; le troisième, aux jeux de récit et d'échos expressifs. Il y a en outre un clavier de pédales de deux octaves, de *la* en *fa*.

L'organiste peut faire entendre jusqu'à soixante combinaisons différentes dans l'exécution d'un même morceau de musique par la multiplication des mélanges du jeu du positif et de ceux du grand orgue. Il était à craindre que les claviers d'un instrument si gigantesque ne fussent extrêmement durs. Mais au moyen d'un appareil nouveau inventé par un Anglais, M. Barker, chaque touche répond sous le doigt avec une promptitude remarquable et n'exige pas plus d'effort que celle d'un piano ordinaire. Dans toute la construction de l'orgue, on a substitué le fer au bois, en sorte que l'intérieur, au lieu de présenter une charpente encadrée de toutes parts, est d'une simplicité et d'une clarté extrêmes. Le dessin du buffet est dû à M. Debret, chargé de la restauration générale de l'église : ses proportions sont élégantes : le style s'en harmonise parfaitement avec celui de l'édifice et produit un effet très satisfaisant.

Depuis plus de cinquante ans, il ne s'est fabriqué en France qu'un petit nombre d'orgues d'église remarquables. On peut citer cependant l'orgue de la cathédrale de Beauvais, construit par un magistrat de cette ville, M. Hamel, et l'orgue de Saint-Eustache, éta-

bli par la maison Daublaine-Callinet, et détruit par un incendie le 16 décembre dernier. Il existe en Allemagne plusieurs orgues de la plus grande dimension ; les plus célèbres sont celles de Saint-Michel, à Hambourg ; Sainte-Elisabeth, à Breslau ; Sainte-Marie, à Francfort-sur-le-Mein. Ce dernier instrument contient 84 jeux, c'est le plus important qui ait été construit en Europe.

Au dernier siècle, nous possédions un grand nombre de facteurs distingués, entre autres les Clicot, Soyeuse, Miclos, les frères dominicains Isnard et Joseph Cavaillé, Cochu, Dalery, Lepine, Callinet et Jean-Pierre Cavaillé, grand-père des auteurs de l'orgue de Saint-Denis. On sait que pendant longtemps la facture des orgues n'avait été exercée que par les corporations religieuses, surtout par les bénédictins. Les anciens ouvrages les plus célèbres sur cet art sont ceux du père Engramed et de dom Bédos.

*Magasin Pittoresque.*

### La lettre de recommandation.

#### NOUVELLE.

Une neige épaisse couvrait la terre, le vent sifflait fortement à travers les arbres dépourvus, et, bien qu'on se trouvât au milieu du jour, la campagne était déserte.

Un seul piéton suivait la grande route qui conduit de Valognes à Briques. C'était un paysan jeune encore, robuste et dont la physionomie ouverte plaisait dès le premier abord. Son costume endimanché prouvait suffisamment qu'il n'était point sorti pour le travail, mais pour quelque visite à faire dans le voisinage.

Antoine Méry se rendait en effet au château de M. de Rabou dont la ferme allait se trouver vacante et qu'il désirait avoir à bail. Mais les concurrents étaient nombreux, et le jeune paysan n'eût point espéré réussir, sans les encouragements de maître Rovère, notaire de Valognes, qui lui avait donné une lettre pour le propriétaire.

A part cette recommandation, Antoine méritait du reste que sa demande fût prise en sérieuse considération ; car si le capital dont il pouvait disposer était faible, il y suppléait par le zèle, l'intelligence, et la probité.

Il apercevait déjà de loin les toitures du château de Rabou, lorsque des aboiements plaintifs frappaient son oreille. Ils venaient d'une carrière abandonnée ouverte à la droite du chemin. Antoine s'approcha, et distingua au fond un petit chien noir à demi enfoui dans la neige.

En l'apercevant, le pauvre animal se redressa sur ses pattes de derrière et redoubla ses gémissements d'appel. Méry était doué de cette sympathie instinctive qui nous porte à soulager tout ce qui souffre. Il erut d'ailleurs reconnaître le chien pour celui d'une pauvre femme, sa voisine, à qui cette perte devait paraître d'autant plus sensible que c'était sa seule compagnie. Afin de s'en assurer, il appela Brisquet ; l'animal remua la queue en redoublant ses aboiements. Antoine, ne pouvant plus douter, regarda autour de lui ; il remarqua une sorte de sentier tournant par lequel on pouvait arriver au fond de la ravine, et s'y hasarda, non sans quelque danger, car la pente était rapide et le givre l'avait rendue glissante. Deux ou trois fois le pied lui manqua et il roula dans la neige ; mais il arriva enfin jusqu'à Brisquet, qui était sans doute tombé dans la ravine, car il avait deux pattes blessées et le froid l'avait saisi au point de lui ôter tout mouvement.

Antoine le prit sous un bras, remonta en